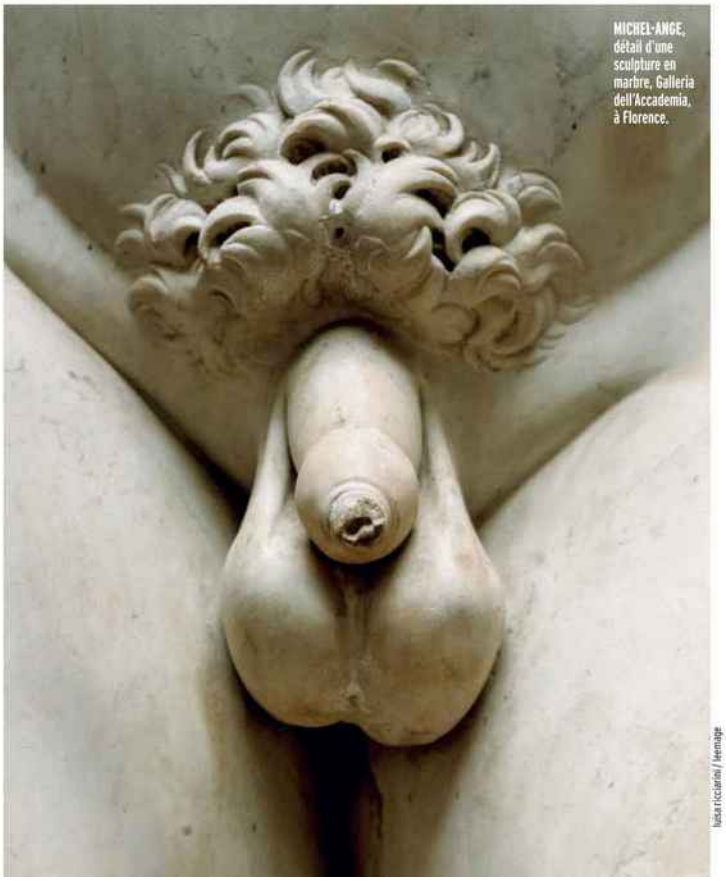
Marianne
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 156646

Date : 07/13 AVRIL 17
Page de l'article : p.70,72,73
Journaliste : Thomas Rabino

IDÉES

ESSAIS

La revanche des demi-molles ?



MICHEL-ANGE, détail d'une sculpture en marbre, Galleria dell'Accademia, à Florence.

luisa ricciarini / leemage

Tous droits réservés à l'éditeur

Marianne
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 156646

Date : 07/13 AVRIL 17
Page de l'article : p.70,72,73
Journaliste : Thomas Rabino

Pourquoi des hommes se pensent-ils dominés dans une société où les féministes auraient gagné ? Et contre quelles inégalités certains d'entre eux, qui se déclarent "masculinistes", veulent-ils lutter ?

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS RABINO

Connaissez-vous les « communautés de la séduction », tout droit venues des Etats-Unis et dont le succès est croissant ? Il s'agit de groupes d'hommes qui se rassemblent, motivés par l'idée que « la condition masculine » est décidément sens dessus dessous, pour réapprendre à devenir des dragueurs de haut vol en suivant des techniques de développement personnel. Un des symptômes de l'essor du masculinisme ! Pour en savoir plus sur ce mouvement, nous avons rencontré l'anthropologue Mélanie Gourarier, auteur d'*Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes* (Seuil),

hannah assouline

Tous droits réservés à l'éditeur

Marianne
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 156646

Date : 07/13 AVRIL 17
Page de l'article : p.70,72,73
Journaliste : Thomas Rabino

et l'historienne Christine Bard, coordinatrice du *Dictionnaire des féministes* (PUF).

Marianne : Qu'est-ce que le masculinisme ?

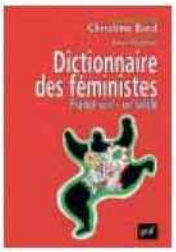
Christine Bard : Le mot existait chez les féministes du début du XXe siècle pour qualifier la domination masculine, le patriarcat... Mais aujourd'hui, ce sont des hommes qui s'en emparent, pour témoigner de la « crise de la masculinité » et revendiquer des droits dont ils s'estiment privés.

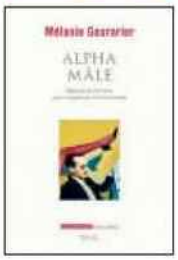
Mélanie Gourarier : En effet, des hommes ne pensent plus leur identité sexuelle qu'à travers le prisme de la blessure. Ils disent souffrir de leur *« condition masculine »*. Je ne peux pas évaluer l'authenticité de leur discours, mais la question demeure : pourquoi des hommes se pensent dominés dans une société qui se serait féminisée ? Dans mon livre, je me suis d'ailleurs demandé si l'on pouvait dater l'émergence des craintes de la dissolution du masculin. Or, il n'existe pas de période où s'exprime une masculinité assurée, sans discours de la peur, de la perte.

C.B. : Et l'on peut d'ailleurs se demander si cette « peur », ce sentiment de « perte » est réellement le propre d'un discours anxieux, d'une « souffrance ». J'y vois plutôt une stratégie de pouvoir... Quand le discours sur la dévirilisation de l'homme victime des progrès du féminisme prend de l'importance, par exemple à l'occasion d'une crise comme celle des années 30, il devient une composante de forces politiques conservatrices, réactionnaires. C'est important d'y penser par les temps qui courent.

Mais, vous savez, d'une manière générale, cette idée que le féminisme n'a déjà que trop gagné est présente dès le XIXe siècle, alors que les femmes n'avaient pas de droits civiques : on venait à peine d'obtenir le droit à l'éducation et au divorce, en 1884... Le féminisme a toujours eu mauvaise presse : il suffit de penser aux injures associées aux militantes de la cause des femmes : « hystériques », « mal baisées », etc. L'histoire du mot « féminisme » est à ce titre révélatrice : en 1872, c'est Alexandre Dumas fils qui emploie l'expression dans un essai, *l'Homme-Femme*, pour expliquer que vouloir l'égalité entre les femmes et les hommes est aussi absurde que vouloir l'égalité entre une poire et une pomme. La description du féminisme comme négation de la différence est le socle de l'opposition à l'égalité. Dumas fils pensait avoir forgé un néologisme, mais le mot « féminisme » était présent en 1871 dans une thèse de médecine titrée « Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux ». Il s'agissait alors d'une pathologie, caractérisant la féminisation des sujets masculins, en l'occurrence des tuberculeux dont les caractères sexuels secondaires étaient « féminisés » par la maladie. En bref, une anomalie du genre. De la pathologie médicale, on est passé à une pathologie politique. Les militantes des droits des femmes, suivant Hubertine Auclert, s'approprieront pourtant le mot une décennie plus tard.

MÉLANIE GOURARIER ET CHRISTINE BARD (à d.).





Le féminisme a toujours eu mauvaise presse, mais il y a une spécificité du discours antiféministe aujourd'hui, dont l'essor du masculinisme est précisément le symptôme...

C.B. : L'antiféminisme prospère sur un terreau sexiste qui constitue la culture commune des sociétés structurées par la domination masculine. Le masculinisme est une des variantes de l'antiféminisme. Il pervertit la notion d'égalité qui va légitimer le combat contre les inégalités dont seraient victimes les hommes dans une société désormais dominée par les femmes.

M.G. : Le potentiel politique de la crise de la masculinité est avéré. C'est même une des stratégies majeures de la position

"L'antiféminisme prospère sur un terreau sexiste qui constitue la culture commune des sociétés structurées par la domination masculine." Christine Bard

Tous droits réservés à l'éditeur

Marianne
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 156646

Date : 07/13 AVRIL 17
Page de l'article : p.70,72,73
Journaliste : Thomas Rabino

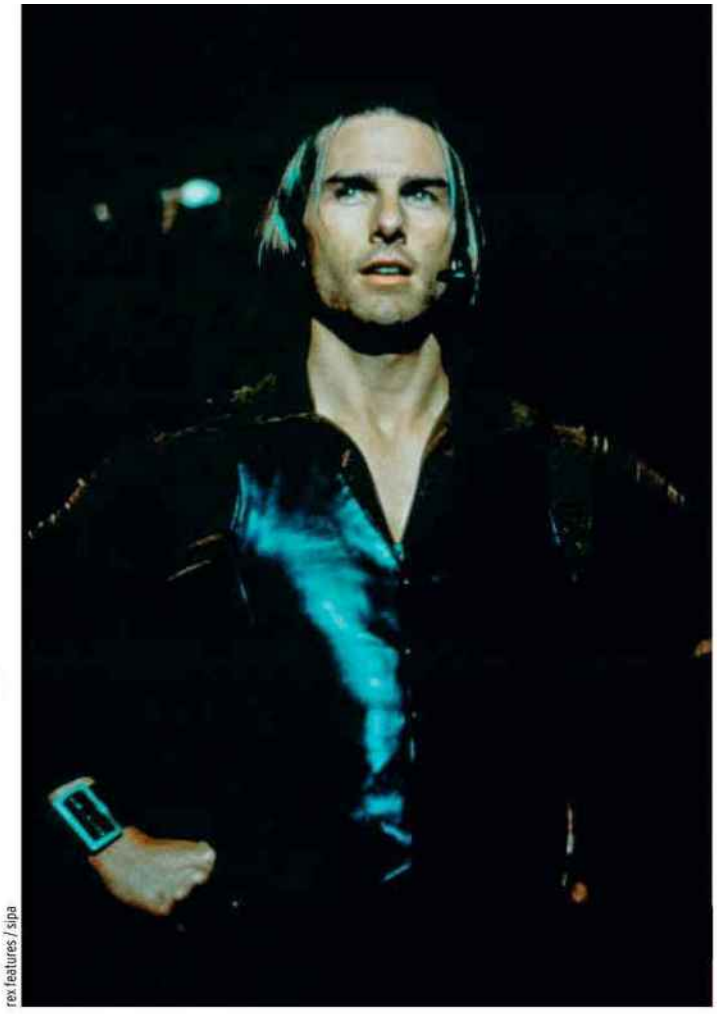
masculiniste, identique à celles de ceux qui évoquent un racisme antiblanc : symétriser. Cette idée consistant à victimiser les hommes, à faire croire à une inversion des rapports de pouvoir, constitue plus largement l'essence de toute la rhétorique sur la crise des identités, et on la retrouve au cœur de l'idéologie réactionnaire actuelle. La nécessité ressentie par certains hommes de trouver des moyens de lutte découle de cette logique.

Comme ces « communautés de la séduction » sur lesquelles vous avez travaillé ?

M.G. : Oui. Elles se sont d'abord construites comme des groupes de parole entre hommes, sur le modèle organisationnel des groupes de parole entre femmes, créés pour développer un message jusqu'alors inaudible. Avant même la naissance des forums Internet, ces communautés de la séduction sont apparues en Californie dans les années 90, marquées par un essor du développement personnel, à l'initiative d'un certain Ross Jeffries. Lui et ses disciples cherchaient à savoir qu'est-ce qu'être un homme aujourd'hui, à déterminer l'origine de leur malaise, avant de rapidement identifier le cœur du problème, c'est-à-dire la séduction. Un des bastions de la reconquête du pouvoir masculin se place alors dans l'intimité des rapports de séduction. Le masculinisme repose sur deux piliers : d'une part, un positionnement antiféministe soutenant que l'égalité entre les hommes et les femmes est acquise et donc que le féminisme est obsolète ; d'autre part, l'émergence de l'idée d'une « condition masculine » à défendre. Penser la « condition masculine », c'est rendre légitime la défense des droits des hommes.

Comment la notion de séduction a-t-elle évolué dans ce contexte ?

C.B. : Les féministes se sont toujours méfiées de cette notion de séduction. L'idée selon laquelle il ne faut pas donner plus de pouvoir aux femmes, notamment sur un plan politique, parce qu'elles ont déjà sur les hommes un empire – grâce à leur influence sur l'oreiller – amène à penser qu'on provoquerait un basculement total du rapport de pouvoir. Je cite souvent Victor Basch, qui dirigea la Ligue des droits de l'homme et fut la « conscience » de la gauche pendant le Front populaire : cet intellectuel était intimement convaincu que les femmes n'avaient pas besoin du droit de vote puisque leur potentiel de séduction, de charme, leur conférait déjà tout le pouvoir.



MACHO REVANCHARD Dans *Magnolia* (1999), de Paul Thomas Anderson, Tom Cruise incarne un coach en développement personnel qui, par le biais de sa méthode intitulée "séduire et détruire", entend réapprendre aux hommes à "dompter" les femmes.

rex features / sipa

La séduction n'est-elle plus vue par les féministes comme un théâtre, un jeu de rôle où les places peuvent s'égaliser ?

C.B. : Pour certaines féministes, la séduction, incompatible avec la notion d'égalité, ne pouvait être « républicaine ». Elle témoignait de l'inégalité entre les sexes puisqu'elle concernait surtout le « beau sexe ». Dès la Révolution, ces normes de la séduction féminine étaient considérées comme un piège par les féministes les plus radicales, à l'image d'Olympe de Gouges. Pour une féministe du début du XXe siècle, séduire est simplement avilissant. C'est se faire esclave du sexe dominant. Mais beaucoup d'autres féministes n'envisagent pas la vie sans ce qu'elles considèrent comme l'expression agréable d'une source de plaisir.

M.G. : La façon dont on pense la séduction aujourd'hui me semble problématique : si l'on n'a aucun mal à voir les rapports de pouvoir dans la vie sociale, domestique ou professionnelle, on continue à penser la séduction comme une arène qui s'extrairait de ces mêmes rapports de pouvoir. Or, le terme même de « séduction » signifie « emmener l'autre sur son territoire », ce qui implique un jeu sur le consentement et une notion de conquête. Ce jeu s'inscrit dans une sphère sociale, une arène qui renferme une infinité de

Tous droits réservés à l'éditeur

Marianne
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 156646

Date : 07/13 AVRIL 17
Page de l'article : p.70,72,73
Journaliste : Thomas Rabino

rapports de pouvoir : des rapports de genre mais aussi de classe. Et on voit bien tout l'enjeu de considérer la séduction comme un rapport de pouvoir : en France, dès qu'on aborde les relations sexuelles des puissants, de Dominique Strauss-Kahn à Denis Baupin, il est question d'un *« jeu de séduction »*, soit une façon d'euphémiser la violence, de rendre invisible les rapports de pouvoir.

La question du pouvoir serait donc également le moteur de ces « communautés de séduction » ?

M.G. : Les jeunes hommes qui s'y impliquent et prennent des cours partent du principe que, dans une société où l'égalité serait entérinée, le pouvoir de séduire concédé aux femmes est l'ultime bastion à prendre pour rééquilibrer un rapport désormais déséquilibré. Le pouvoir de séduire est, pour eux, le pouvoir du consentement. Or, les femmes n'auraient pas à décider quand et comment choisir leur partenaire. Ils souhaitent donc sortir de la dépendance du pouvoir de séduction féminin. Etre un grand séducteur, c'est s'extraire de cette dépendance au consentement, ce qui soulève un certain nombre de problèmes, à commencer par la violence sexuelle. Si on considère que le non n'est pas la fin d'une séduction mais son départ, le pire devient possible.

C.B. : Pour les antiféministes, il existe une « spécificité » de la libido masculine : on ne doit pas lutter contre la nature. D'où l'importance du thème des féministes castratrices.

M.G. : Les « communautés de la séduction » offrent un espace d'enquête absolument génial pour un anthropologue. On y observe un jeu permanent entre ce qui relève du biologique et du social dans la construction du genre. Pour les hommes qui en font partie, le désir, forcément biologique, est fondé sur l'altérité de genre, comme si les luttes féministes supprimaient la différence et donc le désir. Ce discours très ancien recèle néanmoins quelques aspects novateurs : ils y soutiennent notamment que les femmes, mues par les mêmes désirs sexuels que les hommes, seraient bridées par la société. Reprendre le pouvoir dans la séduction, apprendre à faire jouir leur partenaire, reviendrait à libérer les femmes. Mais la libération de la sexualité des femmes s'exerce ici au bénéfice des hommes. Leur savoir-faire de bons amants permettra de reprendre le contrôle sur la sexualité des femmes, pour finalement se libérer de cette jouissance en devenant de grands séducteurs. C'est un discours centré sur la performance et le pouvoir, dans lequel le rapport au biologique est très ambigu. Dans leur esprit, on devient aussi un homme par le biais d'une construction sociale. Ils déplorent la disparition des rites d'initiation masculine, par exemple.

Est-ce que les derniers avatars médiatiques de l'antiféminisme, notamment leurs figures féminines, participent à ce processus ?

C.B. : Les antiféministes contemporains sont bien obligés de s'adapter à l'air du temps. Ils relookent le vieux discours réactionnaire. Une des manières de le moderniser est de le faire porter par des femmes. Il y a un siècle, on observait déjà le même phénomène : des femmes défendant un discours antiféministe, à l'Action française ou dans les ligues féminines catholiques, qui étaient d'ailleurs bien plus puissantes que les organisations féministes. En effet, il ne faut pas exagérer, a posteriori, l'importance numérique du féminisme. Il est certes un agent efficace de transformation de la société et a gagné des combats importants. Mais ce sont des victoires qui peuvent toujours être remises en question. Le nazisme, par exemple, voulait *« émanciper les femmes de l'émancipation »*, et des femmes se proposaient pour porter ce discours... Des femmes qui s'opposent au droit des femmes, c'est très banal, y compris dans l'espace politique.

Cet antiféminisme explique-t-il la persistance des inégalités, en dépit de lois sur la parité en politique, sur l'égalité salariale ?

C.B. : Ces discriminations sont systémiques. Mais elles sont aussi légitimées par certains discours et certaines pratiques comme celles décrites par Mélanie Gourarier. Les résistances sont donc fortes et les lois ne suffisent pas : les inégalités de fait perdurent. C'est d'ailleurs pour cette raison que le féminisme est plus vivant que jamais. Il a beaucoup apporté aux femmes mais aussi aux hommes. Que de transformations en un siècle et demi ! Il s'agit bien d'une révolution à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Quel contraste avec son invisibilité dans l'enseignement scolaire et dans la mémoire collective, avec sa place souvent périphérique dans le débat politique et intellectuel ! N'oublions pas que l'une des ruses de l'antiféminisme est de déclarer que le féminisme, c'est le politiquement correct dominant, de la bien-pensance. S'y opposer, c'est prendre la pose avantageuse de l'iconoclaste. Mais derrière le rebelle se cache simplement l'éternel discours justifiant l'ordre masculin du monde. ■ **PROPOS RECUEILLIS PAR T.R.**

"Victimiser les hommes, faire croire à une inversion des rapports de pouvoir : c'est l'essence de toute la rhétorique sur la crise des identités." Mélanie Gourarier

Dictionnaire des féministes. France XVIIIe-XXIe siècle, sous la direction de Christine Bard, avec la collaboration de Sylvie Chaperon, PUF, 1 700 p., 32 €.
Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes, de Mélanie Gourarier, Seuil, 237 p., 20,50 €.
Séducteurs de rue, de Léon Maret et Mélanie Gourarier, Casterman, 158 p., 12 €.

Tous droits réservés à l'éditeur